



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

95 | 2018

Varia

Alison M. Groppe, *Sinophone Malaysian literature: Not Made in China*. Amherst, New York : Cambria Press, Cambria World Sinophone Series, 2013, 340 pages, bib., index, ISBN 9781604978551

Pierre-Mong Lim



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archipel/703>

DOI : 10.4000/archipel.703

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 29 juin 2018

Pagination : 213-216

ISBN : 978-2-910513-79-5

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Pierre-Mong Lim, « Alison M. Groppe, *Sinophone Malaysian literature: Not Made in China*. Amherst, New York : Cambria Press, Cambria World Sinophone Series, 2013, 340 pages, bib., index, ISBN 9781604978551 », *Archipel* [En ligne], 95 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 12 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/703> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.703>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Wayan Ariati décèle dans la société balinaise une crainte de la capacité destructive des veuves et des femmes n'ayant pas engendré d'héritier mâle, suspectées de pratiquer la magie à l'encontre de leur entourage et qui doivent pour cette raison être assujetties au pouvoir patriarcal.

À en croire Wayan Ariati, c'est cette peur de la sexualité féminine débridée et la volonté de la domestiquer que l'on retrouve à l'oeuvre dans le traitement infligé au Mouvement des Femmes indonésiennes (Gerwani) par Suharto et ses sbires de l'Ordre nouveau. Après le 30 septembre 1965, les femmes du Gerwani furent accusées d'avoir torturé les généraux capturés en mutilant leurs organes génitaux tout en dansant nues devant eux, à l'instar des disciples de Rangda dansant sauvagement dans le cimetière avant de sacrifier leurs victimes. Et la représentation de cette scène sur le monument Pancasila Sakti renvoie aux bas-reliefs du Candi Tigawangi, en ce sens que Suharto aurait maîtrisé la subversion révolutionnaire incarnée par le Gerwani en soumettant les femmes indonésiennes tout comme Shiva avait pacifié Durga en l'exorcisant.

Si je dois avouer n'avoir pas été entièrement convaincu par l'analogie entre Durga et le Gerwani, il n'en demeure pas moins que l'étude de Wayan Ariati est fort instructive, ne serait-ce que par son aptitude à articuler sa perception émiqque de femme balinaise à l'approche académique qui sied à un travail universitaire. Cela étant, il est assez malaisé de rendre justice à sa démarche, car son raisonnement est parfois difficile à suivre du fait de fréquentes digressions et de certaines redondances. Mais surtout, il est regrettable qu'un correcteur anglophone n'ait pas révisé le texte de façon à en améliorer l'expression et à en éliminer les nombreuses coquilles, dont certaines étaient d'ailleurs absentes de la thèse d'origine.

Michel Picard

Alison M. Groppe, *Sinophone Malaysian literature: Not Made in China*. Amherst, New York : Cambria Press, Cambria World Sinophone Series, 2013, 340 pages, bib., index, ISBN 9781604978551

En dépit d'une conférence organisée dès 1986 à Reisenburg, en Allemagne, par Martin Helmut sur le thème « The Commonwealth of Chinese Literature », les études dites sinophones apparaissent dans la recherche occidentale comme un champ relativement neuf, qui a commencé à véritablement prendre de l'ampleur depuis une dizaine d'années seulement, avec l'ouvrage de Shu-mei Shih, *Visuality and Identity: the Sinophone as Places of Cultural Production*. Taiwan, Hong-Kong, la culture sino-américaine et l'inclusion de certaines expressions marginales en Chine Populaire ont été privilégiés, mais les études sinophones ont connu depuis ces dernières années un développement remarquable en direction de la littérature malaisienne d'expression chinoise. Le livre d'Alisson Groppe s'inscrit dans cette dynamique.

Comme l'auteur nous le rappelle dans le chapitre introductif, sinophone « désigne... un paradigme qui s'oppose aux théories de la diaspora chinoise, c'est une pratique critique, une méthode. » (p. 10) L'usage du terme recouvre donc la critique de toute forme de sinocentrisme, politique et culturel, jugé incapable de rendre compte d'un ensemble d'auteurs et d'œuvres que la langue, l'origine ethnique

(qu'elle soit stigmatisée, revendiquée ou rejetée), définissent comme chinois, sans qu'il y ait pourtant de rapport apparent avec « la Chine ». Un tel hiatus donne nécessairement lieu à un questionnement sur l'identité, sur les mécanismes et processus d'identification, que l'auteur place à juste titre au centre de sa problématique ; c'est à partir de là qu'elle propose d'analyser un très grand nombre d'auteurs sino-malais contemporains, notamment Ng Kim Chew, Li Yongping, Li Tianbao, Li Zishu, Zhang Guixing. A l'intérieur de la question identitaire, celle de la langue joue certes un rôle clef, mais l'étude des pratiques sinophones voudrait surtout faire place à la singularité des expériences chinoises, quel qu'en soit le mode d'expression. Autrement dit, « sinophone » n'a pas une portée uniquement linguistique (contrairement à ce que le terme pourrait laisser entendre, ce qui n'est pas son moindre défaut ; d'ailleurs Ien Ang l'avait dit depuis fort longtemps déjà, le problème serait plutôt : « On not speaking Chinese »), il ne s'agit donc pas simplement de rendre justice à la représentation des chinois parlés, mais d'envisager la problématique de la langue dans une perspective double, historique et subjective (la perception propre à tel ou tel écrivain).

Il convient dès lors de connaître, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire de la littérature malaisienne d'expression chinoise. Groppé en présente une synthèse claire dans son deuxième chapitre : pour la période 1919-1942, elle reprend le découpage en quatre temps proposé par l'éminent chercheur singapourien Fang Xiu, où l'on retiendra d'abord que l'histoire de cette littérature débute avec le mouvement du 4 Mai, quand les suppléments littéraires des journaux locaux commencent à publier des textes en langue vernaculaire (*baihua*), et ensuite que ses développements, jusqu'en 1942, sont intrinsèquement liés aux courants littéraires continentaux : l'on pourrait dire que c'est le « moment chinois » de cette histoire, dont les auteurs contemporains sont les héritiers. L'autre moment décisif pour cette littérature survient plus tard, il est propre à l'histoire nationale malaisienne. Groppé insiste en effet sur le tournant de 1969, lorsque la Malaisie, indépendante depuis 1963, adopte sa Nouvelle Politique Economique et sa Politique de Culture Nationale, qui rabaisent les Malaisiens d'origine chinoise à des citoyens de seconde zone, et refuse la reconnaissance nationale à toute expression culturelle en chinois. Il s'ensuit un important mouvement d'étudiants sino-malaisiens vers Taiwan, encouragé à l'autre bout par la politique du Kuomintang. Ce phénomène est capital pour comprendre la situation de la plupart des auteurs étudiés par Groppé (Ng Kim Chew, Li Yongping, Zhang Guixing), dont l'écriture a été profondément influencée par la scène littéraire taïwanaise, et qui vivent en même temps en situation d'exil, entre nostalgie, rancœur et ré-imagination de la Malaisie natale.

En termes de méthodologie, l'on voit ici la nécessité de fait pour les études sinophones d'adopter une approche transversale : transnationales et transdisciplinaires, elles doivent savoir lire ensemble les problématiques du nationalisme, de la modernité littéraire, de la postcolonialité.

L'on aurait pu souhaiter une plus grande cohérence dans l'enchaînement des chapitres suivants, qui portent soit sur une thématique (chapitre 3 sur les expérimentations linguistiques, et 7 sur la mémoire du communisme), soit sur un auteur particulier (chapitre 4 sur Ng Kim Chew, 5 sur Li Tianbao et 6 sur Li Yongping). Cependant, il nous semble possible de lire les développements sous deux grandes thématiques, qui sont la langue et la mémoire.

Groppe fait la part belle à Ng Kim Chew dans les chapitres 3 et 4 : c'est principalement à travers ses travaux critiques et son œuvre de fiction qu'elle réinterprète la double contrainte pesant sur la langue de la littérature malaisienne sinophone, entre d'un côté l'héritage de la modernité continentale et de l'autre la situation intérieure malaisienne. Depuis les années 1930, il a existé la volonté de représenter une « tonalité propre aux Mers du Sud » 南洋色彩, consistant essentiellement à incorporer des expressions chinoises dialectales du sud et locales, malaisienne ; par exemple un marchand de rue cantonnais ne jurerait pas : *ma de ! 馬的*, mais *diu na ma !*, un domestique de Penang ne s'adresserait pas à son maître en disant : *lao ye 老爺*, mais *towkay 頭家*, etc. Tributaire de l'idéologie réaliste d'une culture pour les masses, cette pratique n'aboutit pas à la création d'une littérature spécifique, selon Ng, mais à un capharnaüm d'expressions translittérées qui rabaisent la qualité littéraire. Pour autant, il ne se satisfait pas du retour à la tradition de certains de ses contemporains, où l'on rencontre chez Pan Yutong de très classiques références à la poésie Tang, ou bien chez Li Yongping une écriture qui aspire à une pureté vernaculaire dans la lignée des grands romans chinois – pureté linguistique qui est aussi affirmation ethnique. Ceux-là, dit Ng, sont victimes d'une illusion créée par un sinocentrisme qui invente sa tradition, leur Chine est abstraite, introuvable, intérieure (*neizai de zhonguo 內在的中國*). Que propose-t-il alors ? Groppe nous l'explique dans le chapitre qu'elle lui consacre, où elle analyse quatre de ses nouvelles, dont trois sont des réécritures de la trajectoire de Yu Dafu en Asie du Sud-Est (Malaisie et Indonésie). En imaginant une destinée autre que sa fin tragique, Ng compose une biographie parodique de Yu qui lui autorise un traitement critique de l'histoire : en puisant dans l'héritage double des littératures chinoise et malaise, en introduisant une hybridité linguistique (hakka, malais), il confère une « tonalité des Mers du Sud » à son récit sinophone qui ne se veut nullement représentation réaliste, mais brouillage des appartenances ethniques, linguistiques et nationales, geste de provocation à l'adresse des certitudes identitaires. Yu, symbole du 4 mai, devient objet d'une inlassable quête, vouée cependant à l'échec car celui-ci est peut-être devenu malais et musulman, ou peut-être a-t-il opéré un retour à la plus stricte tradition chinoise, peut-être écrit-il en plusieurs langues, peut-être a-t-il oublié le *baihua*, il peut être ici ou là-bas, présent et absent, il hante : telle semble être, pour Ng, la condition de l'écrivain malaisien sinophone, radicalement incertaine.

La présence chinoise en Asie du Sud-Est présente bien d'autres formes, qui ne sont pas seulement littéraires, et à partir desquelles un riche imaginaire sinophone s'est développé. Dans les nouvelles de Li Tianbao, on est surtout intrigué (outre l'importance de la littérature populaire shanghaienne des années 1930) par le réseau de références aux *shidai qu*, chansons populaires en mandarin qui ont circulé entre Shanghai et Hong-Kong pour faire partie intégrante du paysage sonore de Kuala Lumpur durant les années 1930-60. C'est ici la culture populaire qui façonne une identité sinophone (une « Pop culture China »), intrinsèquement liée au quotidien d'une population immigrée et aux souvenirs autobiographiques de l'auteur. L'étude de la personnalisation du rapport à l'histoire, culturelle et politique, est approfondie dans le chapitre suivant, où Groppe examine l'articulation entre mémoires personnelle et historique dans le roman de Li Yongping, *Yuxue feifei*. Au travers de trois manifestations de l'existence chinoise en Malaisie, à Bornéo plus précisément : la tombe d'un immigré hakka à la fin du XIX^e, les femmes de réconfort durant l'occupation japonaise et les guérilléros communistes sino-malaisiens, Li s'engage dans une introspection sur la façon dont s'est constituée

la conscience de sa propre sinité. Groppe s'intéresse surtout à la structure narrative de ce récit aux allures autobiographiques : la conversation avec la petite fille, Zhuling (personnage et conscience de Li), permet une mise en abîme du processus de remémoration et révèle la nature essentiellement fragmentée de la mémoire. Groppe note ainsi avec beaucoup de justesse que cette forme de narration atténue le purisme linguistique revendiqué par Li, jusqu'à mettre en jeu la certitude identitaire. Ainsi, l'errance dans les rues de Taipei au cours de laquelle se produit l'anamnèse devient la terre natale : Li n'est chez lui, dans les souvenirs qui lui reviennent de la construction de son identité, que dans la mesure où il marche, c'est-à-dire qu'il n'est chinois que dans la mesure où il erre, où il est, selon ses propres mots, un errant *langzi*.

Groppe traite à part la mémoire de l'état d'urgence en Malaisie entre 1948 et 1960 provoqué par l'insurrection des factions communistes, dominées par les Malaisiens d'origine chinoise. Elle examine son traitement dans les écrits de plusieurs auteurs (Ng, Li Yongping, Zhang Guixing et Li Zishu), qu'elle propose de lire comme autant d'alternatives à l'histoire officielle de la Malaisie qui a fait de l'insurrection le « péché originel » des Sino-malais dans la constitution de la nation malaisienne, selon l'expression de Ng. La stratégie de réécriture de l'histoire repose là encore sur une personnalisation de la mémoire historique, sur la « mémoire vernaculaire » comme propose de l'appeler Groppe : l'insurrection est chaque fois racontée à travers une trajectoire individuelle ou familiale, de telle façon que la dimension personnelle prime sur l'appartenance ethnique et nationale. Dès lors, il faut peut-être ne plus parler d'une identité sinophone, mais des singularités de chaque expérience propre à chaque individu.

L'ouvrage de Groppe privilégie l'analyse de texte et la dimension informative. Il faut lui savoir gré de porter à notre connaissance de très nombreux auteurs et ouvrages de cette littérature encore méconnue. L'auteur fait preuve de précision dans les biographies et descriptions des œuvres mais, dans l'espace réduit qui lui est imparti, cela se révèle parfois nuisible au déroulement de l'analyse entrecoupée par de trop longs rappels, notamment dans les chapitres thématiques. Moins sophistiqué que les ouvrages récents du même champ (de Jing Tsu, Andrea Bachner, Brian Bernards), son propos gagne cependant en clarté et ne s'égare pas dans la théorie, mais on pourra sans doute lui reprocher de passer trop superficiellement sur des concepts qu'elle ne fait que mentionner, comme la littérature mineure de Deleuze et Guattari, ou l'imaginaire national de B. Anderson. Dernière réserve, le chapitre 5, intitulé « Li Tianbao et Tsai Mingliang », ne propose en fait qu'une très courte et rapide analyse de ce dernier, absent tout le reste du chapitre. Pour finir, un ouvrage satisfaisant qui apporte réponse et justification à la question qu'il pose en conclusion « Pourquoi la littérature malaisienne sinophone ? »

Pierre-Mong Lim